

# déceNce

---

Notre monde récompense souvent une forme d'indécence qui n'est que le masque de la duperie, un désordre d'arriviste ou de nihiliste. Il est facile de se faire remarquer en choquant les attentes, mais il est triste d'y arriver en trahissant sa cohérence intime. Sans doute est-on toujours l'indécent d'un autre, sans le vouloir, mais rester conscient de l'altérité, de la diversité du monde tout en étant fidèle à notre philosophie personnelle, voilà l'art de la décence. Pour faire ce qui est juste, il faut sans cesse interroger ses sens et sa conscience en visant la décence vis-à-vis de soi-même. Être décent, ce n'est pas seulement faire ce qui convient par bienséance sociale, mais plutôt par fidélité à notre intuition la plus profonde de ce qui est sain.

---

**S**imone le nourrissait, l'habillait et le déshabillait chaque jour. Bien entendu, il était aussi nécessaire de nettoyer sa chambre qui s'imprégnait rapidement d'une odeur désagréable. Au début, elle avait anticipé avec terreur qu'il mourrait bientôt, mais désormais elle craignait que cette longue chute dans le vide se poursuive trop longtemps – ce qui la peinait, non pas tant pour elle, mais en raison du spectacle de la dégénérescence mentale d'Emil, dont lui-même prenait parfois conscience.

L'évidence s'était imposée : elle ne le laisserait jamais sombrer à l'intérieur d'une institution médicale. Cela relèverait de la trahison. La convenance imposait qu'il finisse son existence comme il l'avait toujours menée, là, dans leur petit logement du cinquième arrondissement. Lorsque la journée commençait, il fallait tout lui rappeler, qui elle était, qui il était lui-même, et ce qu'il allait faire : la toilette, le petit déjeuner, la promenade au jardin du Luxembourg, le déjeuner, la sieste, un peu de lecture puis un dîner léger. Ensuite, elle se réfugierait dans le petit salon pour y déplier un lit et se reposer de lui. Souvent, en le regardant, elle songeait alors qu'au fond cet être sans volonté avait été dépendant d'elle depuis des décennies, financièrement et artistiquement. Sans elle, comment aurait-il pu écrire son œuvre ? Comment aurait-il pu comprendre les subtilités de la langue française ? Ce n'était pas uniquement en recopiant plusieurs fois Bossuet et La Bruyère qu'il avait pu intégrer la finesse des nuances de la langue des poètes. « On n'habite pas un pays, on habite une langue », répétait-il les premières années en luttant pour maîtriser son langage d'accueil.

Désormais, tandis que son aura internationale grandissait avec une constance presque irréaliste, l'artiste s'éteignait sans se savoir ainsi reconnu, sans prendre conscience que lui qui avait prêché l'inutilité de toute action humaine allait entrer dans la postérité des livres de poche. Ses livres étaient traduits et lus par beaucoup alors qu'il n'était plus que l'ombre de l'auteur. Quelques rares connaissances, des

vieillards pour la plupart, passaient le temps d'un thé et parlaient à voix basse avec lui, par politesse ou bien par fidélité à leur amitié. En les raccompagnant, Simone accueillait le regard compatissant de l'ami touché devant le naufrage de l'écrivain. Puis la voyant revenir, le malade prononçait de manière décousue quelques mots cocasses : « Vous y croyez-vous à Dieu ? Et d'ailleurs, qui êtes-vous ? Vous venez pour faire le ménage ? Ça n'a pas d'importance, rien n'en a d'ailleurs... » Alors Simone, patiemment, expliquait de nouveau.

La journée progressant, ils échangeaient quelques phrases plus familières. Le patient semblait s'éveiller par la seule présence de cette inconnue dont il se sentait proche. Ils partagèrent même un fou rire lorsqu'un jour de grande conscience, par dérision, il se mit à jouer au fou et qu'elle le crut quelques instants. Plus souvent, elle lui faisait lecture, il commentait certains passages de Nietzsche ou Dostoïevski. Parfois, il lui chuchotait qu'il aurait pu lui aussi devenir un grand écrivain mais qu'il ne fallait surtout pas l'espérer. Elle acquiesçait, se rappelant le jour où elle avait dactylographié cette phrase sous sa dictée : « Espérer, c'est démentir l'avenir. »

Après la lecture, elle lui mettait de la musique, du Bach de préférence, et dès les premières notes il souriait, les yeux accrochés aux reflets de la fenêtre. Simone mesurait l'affection profonde qu'elle éprouvait pour cet homme. Avant de se coucher, comme si sa mémoire, la journée passée, lui

revenait par bribes, il lui disait souvent : « Demain matin, je commencerai une nouvelle journée avec vous, ce n'est déjà pas si mal. Recommencer chaque jour comme le premier jour, c'est une juste punition pour le nihilisme que j'ai professé toute ma vie. »

Puis un matin, le corps fut recouvert d'un drap, à l'exception du visage pétrifié, exposé aux rayons tièdes du mois d'avril. On sollicita Simone : un collectif d'amis serait ravi de l'avoir assise au premier rang dans l'église pour l'enterrement, qu'elle dise un mot, que le monde sache tout ce qu'elle avait été pour lui, depuis le début. Elle ne répondit pas, promettant d'y songer, convaincue qu'elle resterait discrète, comme elle l'avait toujours été, non pour lui, mais par fidélité à ses propres choix de femme, d'être humain, de personne. Elle savait où elle désirait sa place, certainement pas à parader comme un paon. Son dernier devoir, elle le connaissait ; ce qui lui restait à vivre, elle le consacrerait à veiller sur l'œuvre d'Emil Cioran. Et seule, le soir, Simone Boué rirait aux aphorismes capricieux du célèbre écrivain, heureuse de ce temps intime partagé par-delà la mort avec le compagnon de toute une vie.

## L'inspiration

À mi-chemin entre la retenue et la dignité vibre ce mot que certains n'imaginent plus prononcé que par

une vieille dame agitant son parapluie en pestant contre l'indécence des adolescents. Protestation vaine d'ailleurs, car une certaine indécence, vestimentaire ou psychologique, est devenue un style culturel depuis que la contre-culture a été absorbée par l'impératif du cool, de l'impertinence ou de l'indolence. Dans l'Histoire humaine elle-même, l'indécence, c'est-à-dire l'arrivisme qui brise les règles, est souvent récompensée : c'est Napoléon brisant toutes les normes de bonne conduite guerrière pour gagner ses batailles par surprise, c'est tel écrivain célèbre disant systématiquement tout le contraire de ce qu'il croit pour faire vendre. Il y a une indécence active et une indécence passive. L'indécence active, c'est la gesticulation de celui ou celle qui est prêt à presque tout pour assurer son profit : chaque jour, la retenue recule et l'impudence cache le mur inévitable où l'on finira par se heurter, consciemment ou pas. L'indécence passive, c'est l'esquisse de la banalité du mal dont parlait la philosophe Hannah Arendt, la complicité avec les mesquineries puis les outrages du quotidien : cela finit parfois par le fascisme, mais cela commence par exemple lorsqu'un employé vous fait payer un simple verre d'eau en se réfugiant derrière les règles de la compagnie qui l'emploie.

George Orwell, l'auteur de *1984*, était un défenseur de la décence commune. Cette forme de dignité civique et d'humilité existentielle était pour lui le ciment de la civilisation, plutôt que les lois écrites ou les règles du marché. Une élégance de l'âme collective en situation,

le soutien alerte et constant d'un monde souhaité, dans lequel la solidarité primerait et tout ne serait pas exploitable. Il pleut et vous trouvez un parapluie posé contre une porte, dehors. La décence vous pousse à continuer de marcher, trempé, plutôt que de vous saisir du parapluie, car la personne qui l'a oublié là va peut-être venir le récupérer. Ou bien cette personne a-t-elle laissé là son parapluie en offrande pour quelqu'un comme vous ?

Il y a peut-être une bonne raison de ne pas toujours être décent, lorsqu'on perçoit un conformisme aliénant dont on ne voit pas le sens. Il n'est pas toujours indécent de faire tomber les voiles pour se distancer d'un dogmatisme et montrer que le roi est nu. Au fond, ce qui est décent, c'est que nos actes soient cohérents avec nos valeurs et nos convictions, surtout lorsque celles-ci sont écrites. Enlever le voile d'un conformisme peut signifier une idée de libre détermination, lorsque le voile représente une idéologie. L'écrivain Cioran disait que « la lâcheté rend subtil ». Comme souvent avec ses aphorismes, il avait à moitié tort. Certes les coupeurs de cheveux en quatre cachent souvent leur peur d'agir, mais l'extrême courage et dévotion peut aussi rendre subtil, nuancé, délicat. Prenons l'exemple de ce qu'on appelle encore aujourd'hui des « salaires indécents ». Seriez-vous prêt à refuser un salaire indécent si on vous le proposait ? Et avez-vous pensé en lisant cette question à un salaire trop élevé, ou bien avez-vous pensé à un salaire trop bas ? La plus profonde des indécences, c'est peut-être

la paresse de ne pas interroger les valeurs derrière nos comportements ou réactions les plus apparemment nécessaires ou pratiques. L'indécence, c'est de fonctionner en pilotage automatique, sans conscience de l'environnement que nous influençons et des codes qui nous influencent. La décence, c'est donc penser ce qui nous meut, ce qui nous émeut, et de pouvoir expliquer nos actes conformément à notre idéal, à notre sens du devoir ou de la cohérence de notre style personnel.

Est-ce à dire que le seuil de l'indécence est toujours relatif à telle ou telle situation ou culture ? Parfois, la décence, c'est tout simplement de faire à Rome comme les Romains, une forme de civilité, mais à condition que ce ne soit pas une excuse pour devenir amnésique de soi, et recommencer chaque jour la comédie humaine. Y a-t-il un critère moral intime absolu qui permet de juger de l'indécence ? C'est sans doute une dynamique de la pensée en acte : ce qui est décent, c'est de chercher ce critère éthique pour soi-même, dans un questionnement alerte de notre structure propre. Mon expérience du monde dévoile ma philosophie personnelle, et ma philosophie détermine mon expérience du monde. Mes actes indécents ou décents dévoilent une philosophie : est-elle choisie ou subie ? Suis-je en phase avec la plus haute idée de moi-même à travers ce que je montre au monde ? Il ne s'agit pas d'être un saint, mais d'être sain.



la constellation de

---

## **Simone Boué**

**décence, admiration** (lire page 21), **âme** (lire page 37),  
**bienveillance** (lire page 59), **devoir** (lire page 105), **gré**  
(lire page 161), **humilité** (lire page 177), **tact** (lire page 355).